



Il appela Jeanne. — Page 22, col. 2.

— Topez là! s'écria Léon en tendant sa main au curé.

Le curé lui donna un grand coup dans la main avec la joie et la confiance d'un enfant.

— O ma pauvre Jeanne! pensait Guillaume en écoutant ce dialogue, tu es une fille bien mal gardée, et l'ennemi de ta vertu saura facilement endormir la prudence de tes défenseurs naturels. Ce bon curé a une monomanie dont Marsillat saura tirer parti à peu de frais. Il ne te reste donc que moi, pauvre orpheline! Eh bien! je ne t'abandonnerai pas, et s'il est trop tard, du moins je préviendrai les funestes suites de ta faute.

— Tiens! c'est cette pauvre Jeanne, dit Marsillat en regardant du coin de l'œil le desservant, qui changeait encore une fois de visage en s'apercevant du piège où il était tombé.

Guillaume tressaillit sur sa chaise, et se tourna brusquement pour voir la physionomie de Jeanne rencontrant celle de Marsillat; mais, grâce à l'effronterie de l'un et à l'innocence de l'autre, ces deux physionomies n'eurent ensemble aucune espèce d'intelligence.

— Bonsoir, monsieur le curé, dit Jeanne. Bonsoir, monsieur Léon. Je cherche mon parrain. Ah! bonsoir, mon parrain. Tenez, mon parrain, il me reste tout ça d'argent, que je vous rapporte. En vous remerciant, mou parrain.

— Je t'ai dit que je ne le reprendrais pas, ma bonne Jeanne.

— Qu'est-ce qu'il faudra donc en faire, mon parrain? Je n'ai pas besoin de tant d'argent. Il y a là au moins... quarante francs!

— Vos achèterez vos vêtements de deuil, dit le curé d'une voix singulièrement douce et paternelle, et vous garderez le reste pour vos besoins ou pour ceux de vos parents, de vos amis.

De même que Guillaume avait interrogé attentivement les figures de Marsillat et de Jeanne, Marsillat examinait en cet instant Jeanne et le curé. L'émotion involontaire et secrète du vertueux prêtre était bien visible pour lui. Mais le

calme angélique de la paisible Jeanne ne se démentait point, et pour Marsillat, qui s'y connaissait mieux que Guillaume, le cœur de la bergère d'Ep-Nell était libre de tout amour comme de toute méfiance.

— A présent, je vais vous dire bonsoir, mon parrain, au plaisir de vous revoir, dit Jeanne; et, jetant ses bras au cou de Guillaume, avec un abandon et une familiarité toute rustique, elle l'embrassa sur les deux joues, sans se départir un instant de sa tranquille et grave innocence.

Ce chaste embrassement qui laissa les traces des larmes de Jeanne sur les joues de Guillaume, n'étonna point Marsillat et ne scandalisa pas le curé. Ils connaissaient les manières et les usages du pays. Mais ce serait s'avancer beaucoup que d'affirmer que le curé vit ce baiser sans souffrir: on n'embrasse jamais les curés! Quant à Léon, il le vit en frémissant de dépit: on n'embrasse que son parrain!

Guillaume, étourdi d'abord de cette marque de respect qu'il prenait pour une marque de confiance extrême, retrouva bientôt ses esprits en se rappelant qu'à son arrivée à Bousac, huit jours auparavant, une grosse servante, qui n'était pas suspecte de coquetterie, lui avait donné, en l'appelant son *petit maître*, la même accolade familière.

— Ma chère enfant, dit-il à Jeanne, en affectant de prendre, à cause de Marsillat, un ton fort grave: je ne vous dis pas adieu; je vous reverrai demain pour l'enterrement de ma pauvre mère nourrice, auquel je compte assister.

— Ce sera bien de l'honneur pour nous, mon parrain, dit Jeanne.

— C'est bien de votre part, cela, monsieur le baron, s'écria le curé; c'est très-beau. J'ose dire qu'il y a peu de jeunes gens dans les hautes classes capables d'un sentiment aussi humble et d'un acte aussi religieux. Ma chère Jeanne, vous avez là un bon parrain, un véritable ami. Prenez donc courage, ma fille, et, en acceptant avec résignation le malheur qui vous a frappée au-

jourd'hui, songez aussi à remercier la Providence, qui vous envoie si à propos un protecteur généreux, comme pour vous épargner l'horreur de l'abandon. Je souhaite vivement que la respectable mère de monsieur le baron vous prenne auprès d'elle, afin que vous retrouviez en elle une seconde mère, comme vous avez déjà un véritable frère en Jésus-Christ dans la personne de son fils.

— Mon petit parrain, vous me faites bien plus d'amitiés que je n'en mérite; je prierai bien le bon Dieu pour vous, et pour vous aussi, monsieur le curé. Et, attendrie jusqu'au fond du cœur de l'intérêt qu'on lui montrait, la bonne Jeanne se retira en sanglotant.

Le curé sortit pour l'aider à reprendre sa besace, qu'elle avait laissée derrière la porte, et qui contenait les provisions pour le repas des funérailles. Le fils de Léonard, un gros garçon de seize ans, franchement laid et jovial, attendait Jeanne dans la cuisine pour la reconduire chez elle et l'aider à porter le reste. La pluie avait cessé, mais le vent soufflait encore avec violence, et la nuit, plus prompte qu'à l'ordinaire, à cause des voiles épais qui cachaient le soleil, s'étendait sur la campagne.

— Oui, monsieur le baron, disait le desservant ému, en rentrant dans la chambre haute où il avait laissé ses deux hôtes, Jeanne serait pour votre maison une excellente acquisition. C'est le meilleur sujet de ma paroisse, et je ne peux pas trop vous la recommander.

— Voilà donc de quoi il retourne! pensa Marsillat. A la bonne heure! je dresserai mes batteries en conséquence. Et ce bon curé, qui, par vertu, travaille avec zèle à éloigner de ses yeux un objet funeste à son repos, et qui la pousse dans les bras de Guillaume! Oh! prêtres! vous voilà bien! que les autres se damnent, vous vous en lavez les mains, pourvu que vous sauviez votre âme. — Cher curé, dit-il, je vous approuve de donner ce conseil à mon ami Guillaume. Certainement, Jeanne, sera l'âme de